

# INTRODUCTION

## **PRÉHISTOIRES: LE TEMPS, LE LIEU**

La Préhistoire<sup>1</sup> constitue l'époque la plus longue de l'humanité: elle s'étend de la naissance du genre *Homo* il y a environ 2,8 millions d'années jusqu'à l'invention de l'écriture il y a un peu plus de 5 000 ans. Marquée pourtant par l'apparition d'*Homo sapiens* il y a 300 000 ans, c'est aussi l'époque la moins connue en dehors de l'univers des préhistoriens spécialistes, une riche constellation formée notamment d'archéologues, de géologues, d'anthropologues, d'ethnologues et d'historiens des sciences ou des arts. Pour des raisons qui tiennent à l'absence d'écriture mais aussi à l'attention limitée dont la Préhistoire jouit dans les cursus scolaires et universitaires, les littéraires ne disposent pas *a priori* au sujet de cette période de connaissances beaucoup plus approfondies que le grand public. Mais il n'est pas besoin d'être préhistorien pour prendre plaisir et intérêt à lire des fictions qui se retournent sur ces époques lointaines, ni pour les étudier dans leur spécificité littéraire. À condition de garder en vue les balises essentielles, chacun parviendra à s'orienter: on verra d'ailleurs que les notions scientifiques de la majorité des romanciers vont rarement au-delà de celles d'un bon « amateur », terme dont l'étymologie rappelle que les lacunes en matière de connaissance peuvent être compensées par l'amour porté au sujet.

Même si une meilleure diffusion des savoirs scientifiques a amené que le grand public s'est aujourd'hui détourné du cliché selon lequel nos lointains ancêtres auraient été des êtres bestiaux crouissant au fond des grottes, lieux qui leur offraient une maigre protection contre un environnement naturel hostile, le bagage collectif reste faible. La Préhistoire ne fait pas partie de la culture générale et si chacun se souvient que l'on distingue le Paléolithique

---

1. Conformément aux usages, nous recourrons à la majuscule pour désigner la période antérieure à l'apparition de l'écriture. La minuscule sera utilisée pour référer à la discipline archéologique.

du Néolithique en prenant pour pivot la transition des sociétés de chasseurs-collecteurs vers celles composées d'agriculteurs, plus d'une personne interrogée se trouverait en peine de préciser les dates correspondantes, soit des débuts de l'humanité jusqu'à il y a 10 000-12 000 ans pour l'âge de la pierre ancienne, l'âge de la pierre polie prenant quant à lui fin dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire. En ce qui concerne les cultures de ces périodes – Oldowayen, Acheuléen, Moustérien, Châtelperronien, Aurignacien, Gravettien, Magdalénien pour le Paléolithique et Azilien pour le Mésolithique – très bien informé serait celui qui les organiserait chronologiquement en se montrant attentif à leur dispersion géographique. C'est là déjà affaire de spécialistes, même si d'excellents ouvrages de synthèse sont disponibles et qu'à l'instar des musées, différents sites web proposent des survols accessibles<sup>1</sup>.

Une durée si longue est difficile à appréhender. Afin de nous prémunir contre l'impression de vertige suscitée par « l'abîme sans fond du temps » qu'influencés par Buffon les Romantiques évoquaient volontiers, les préhistoriens s'efforcent de rendre visible l'écoulement du temps en recourant à des comparaisons. Arrêtons-nous d'abord à celles qui font appel à l'image du livre. Richard E. Leakey pose que si l'histoire de la Terre devait s'écrire dans un volume de 1 000 pages, l'homme apparaîtrait à l'avant-dernière page et, serrés dans le dernier mot, l'ensemble des changements esthétiques, techniques et symboliques de Chauvet à la polarisation des superpuissances et les voyages spatiaux<sup>2</sup>. Le vulcanologue Haroun Tazieff avançait pour sa part que, s'il fallait penser l'histoire de la terre comme un livre où chaque page représente 1 000 ans, il faudrait un volume de l'épaisseur équivalente à une fois et demie la tour Eiffel pour la raconter alors que deux pages suffiraient pour retracer l'histoire de la chrétienté.

Plus populaire que l'image du livre mais tout aussi illustratif est le rapprochement proposé par de nombreux musées qui expliquent que l'histoire de la terre rapportée à une journée de 24 heures

---

1. On trouvera en fin de volume une chronologie succincte.

2. Richard E. Leakey & Roger Lewin, *Origins*, E.P. Dutton, 1978, p. 14.

verrait *Homo* arriver à 23 h 14, l'agriculture à 23 h 58, l'époque industrielle à 23 h 59 et deux secondes plus tard l'âge de l'atome. Changeant de focale, les spécialistes de l'âge de la glace Elle Clifford et Paul Bahn comptent pour leur part 1200 générations entre -40 000 et -12 000, soit une période 15 fois plus longue que celle qui nous sépare de l'an 1<sup>1</sup>. Rappelant que la fin de la période glaciaire est à 600 générations de nous alors que les Romains ne sont éloignés que de 100 générations, Nathalie Rouquerol et Faïch Moal concluent : « la difficulté est grande à se représenter les durées étudiées par les préhistoriens<sup>2</sup> ».

Mais cet abîme du temps, propre à donner le tournis à celui qui le contemple sans repères, n'est pas problématisé dans les romans qui s'inspirent de notre lointain passé. Dans la littérature d'imagination qui nous occupera ici, la durée se dissout dans l'espace : la Préhistoire apparaît d'abord comme un lieu, unique au-delà des époques spécifiques dans lesquelles les écrivains situent parfois leurs histoires. Si l'on excepte les quelques suites romanesques qui, de *Paris avant les hommes* (1861) de Pierre Boitard à *Sous le vent du monde* (2012) de Pierre Pelot, s'attachent à des personnages successifs appartenant à des époques très éloignées les unes des autres, les textes se contentent de situer l'époque de leur action de manière très générale seulement. Même quand des dates sont avancées, ce qui n'est pas exceptionnel, force est de reconnaître qu'elles ne sont en rien essentielles à l'intrigue car elles ne se rattachent à aucun événement singulier, unanimement reconnaissable. Les anachronismes sont d'ailleurs légion, comme les préhistoriens ne se sont pas privés de le faire observer. Le lecteur se souviendra donc tout au plus qu'on le plonge au Paléolithique, chez l'« homme de Cro-Magnon » pour se servir ici d'une dénomination qui renvoyait à un lieu situé aux Eyzies-de-Tayac en Dordogne où en 1868 avaient été découverts des ossements

---

1. Elle Clifford & Paul Bahn, *Everyday Life in the Ice Age*, Archaeopress, 2022, p. ix ; cf. le ruban imaginé pour rendre concret le développement de l'art depuis ses origines (Jean-Paul Jouary, *Préhistoire de la beauté. Et l'art créa l'homme*, Les Impressions nouvelles, < Réflexions faites >, 2012, p. 19).

2. Nathalie Rouquerol & Faïch Moal, *La Vénus de Lespugue révélée*, Locus solus, 2018, p. 65.

humains remontant à 30 000 BP<sup>1</sup>. L'appellation, fréquente dans les romans, est tombée en désuétude chez les scientifiques qui privilégient désormais « homme moderne », soit « Homo sapiens », c'est-à-dire nous-autres. Il est à noter qu'un nombre significatif d'écrivains choisissent de situer l'action de leur roman au Magdalénien (17 000-10 000 BP) : marquée par le développement exceptionnel de l'expression artistique, cette époque procure des opportunités romanesques que les auteurs pensaient ne pas trouver aux périodes plus anciennes. L'art figuratif de l'Aurignacien n'a été reconnu que récemment, avec la découverte de la grotte Chauvet (Vallon-Pont-d'Arc, Ardèche).

Pour ce qui est du Néolithique, on constate qu'il sert de toile de fond à un nombre limité de romans même si J.-H. Rosny aîné, pseudonyme de Joseph Henri Honoré Boex, mettait déjà en scène des lacustres d'il y a 6 000 ans dans *Eyrimah* (1893). L'abbé André Glory avec *La Vengeance du Rhin* (1946), signé sous le nom d'emprunt de Max Landreau, et plus près de nous Jean-Loup Trassard dans *Dormance* (2000) ont également placé leurs personnages parmi les premiers agriculteurs-éleveurs, comme d'ailleurs le préhistorien Jean Guilaine, spécialiste du Néolithique et qui s'est fait romancier avec *Pourquoi j'ai construit une maison carrée* (2006). Le roman préhistorique est d'abord un roman paléolithique.

## **LE PROGRÈS OU LES REGRETS : VISIONS CONTRASTÉES**

Même si les romans tournés vers la Préhistoire n'ont pas accédé au statut de classiques de la littérature, ils sont classiques en ceci qu'ils ont longtemps adopté les matrices traditionnelles. Ce n'est qu'à une époque récente, et chez certains auteurs seulement, que l'innovation formelle est devenue une exigence centrale. S'inscrivant dans la tradition réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle, l'essentiel de la production s'est focalisé sur la vie d'un héros que l'on suit à un

---

1. L'abréviation BP (Before present/avant le présent), d'usage chez les préhistoriens, indique le nombre d'années comptées vers le passé à partir de 1950, date des premiers essais de datation au carbone 14.

moment charnière de son existence, rarement sur la durée d'une vie entière. Nourris, souvent superficiellement, des travaux des spécialistes, les romanciers entendent donner au lecteur une impression de vérité semblable à celle que l'on reconnaît aux romanciers de l'Histoire. La volonté documentaire et didactique explique l'insertion de scènes qui se répètent d'un roman à l'autre : chasser, faire du feu, tailler le silex, combattre un ennemi, trouver femme, interagir dans le clan, se déplacer dans un environnement hostile, assister à un combat de grands fauves, participer à des rituels, enterrer les défunts, etc. À la différence du roman de guerre de l'après 1914 qui se contente d'aborder à l'affilée une série de tableaux lâchement reliés entre eux – le tocsin, le bombardement, le quotidien des tranchées, l'attaque, le corps-à-corps, la permission, la mort d'un camarade... – les romans qui s'inspirent de la Préhistoire s'efforcent de rattacher étroitement les activités, quotidiennes ou plus exceptionnelles, à la vie des personnages. Les protagonistes ne sont pas de simples observateurs sans personnalité propre : les romanciers entendent broser le portrait psychologique, qui vaut comme représentatif d'une supposée mentalité préhistorique. Réalités matérielles et mœurs confondues l'on reconnaîtra que de *La Guerre du feu* (1911) de J.-H. Rosny aîné aux *Enfants de la Terre* (1980-2011) de Jean Auel, le roman a contribué à modeler en profondeur l'image que les différentes générations se sont faite de la Préhistoire.

Même si les romanciers de la Préhistoire n'ont pas toujours été conscients du fait qu'il leur était impossible d'évoquer la vie de nos lointains ancêtres sans intégrer des perspectives qui étaient propres à l'époque à laquelle ils publiaient, nous devons les reconnaître comme de véritables créateurs d'univers, une qualité que le jugement littéraire sous-estime trop souvent. Observons que leur horizon romanesque est fait de contrastes : la volonté de montrer les progrès réalisés par l'humanité depuis ses origines, et qui demande de mettre en scène des personnages de Préhistoriques frustrés, entre en tension avec l'attraction puissante émanant du monde naturel des origines. Les écrivains, s'étant emparés du sujet au moment du boom industriel de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, prendront conscience des limites de la modernité technique qui balaye le monde agricole

et paupérise les masses populaires urbaines. Une nostalgie peut alors s'exprimer chez certains pour une existence plus primitive: même une vie dans une nature hostile peut apparaître préférable à une existence soumise à la violence des machines.

En juillet 1894 le peintre montmartrois Émile Gravelle publiait, en couverture de la revue anarcho-libertaire qu'il lance, le dessin d'un homme des cavernes fièrement campé, bras croisés, une hache de pierre à la taille. Ce Préhistorique s'adresse à des prolétaires, de tous les pays et de toutes les religions comme l'illustre un arrière-plan où une mosquée côtoie la tour Eiffel. Amaigris et vêtus de haillons, ils écoutent tête basse leur lointain aïeul: « Eh bien mes petits-enfants, si c'est-là ce que vous donne le progrès...!<sup>1</sup> ». Vingt ans plus tard, la Première Guerre mondiale donnera la mort à l'échelle industrielle et renforcera encore la méfiance envers cette « civilisation », qu'un Georges Duhamel raillera dans son ouvrage éponyme de 1918. L'attrait pour une vie à l'état naturel s'en trouvera augmenté et ne cessera de se manifester à intervalles réguliers au courant du xx<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>, perpétuant ainsi la tension entre confiance dans le Progrès et nostalgie des Origines.

Au-delà des œuvres phares, l'ensemble de la production littéraire a contribué à faire naître un monde préhistorique qui n'est pas réductible à celui de la vision populaire, portée d'abord par les images: celles des chromos publicitaires, du cinéma ou des bandes dessinées. La littérature occupe une place à part dans le champ, mais elle a trop rarement été étudiée pour elle-même, et pas toujours à travers les spécificités qui lui sont propres. Le jugement esthétique souvent sévère porté sur le roman préhistorique comme ensemble explique cette situation de fait mais ne l'excuse pas totalement. La multiplicité de sens inhérente à toute œuvre de fiction invite à des interprétations plurielles et il est regrettable que, faute d'en faire une lecture suivie, les commentaires réduisent les textes tantôt à l'expression d'une théorie relevant de la préhistoire comme discipline, tantôt à une production de divertissement. En

---

1. *L'État naturel et la part du prolétaire dans la civilisation*, 1, s.d. [juillet 1894], p. 1.

2. On lira à ce sujet Arnaud Baubérot, *Histoire du naturisme. Le Mythe du retour à la nature*, P.U. Rennes, < Histoire >, 2004, p. 161 et sv.; se reporter au cahier central pour l'illustration tirée de *L'État naturel*.

raison du fait que l'excellence littéraire n'est en effet pas toujours au rendez-vous, la complexité générale des œuvres mais aussi la richesse et l'originalité particulière de certaines d'entre elles ne reçoivent pas l'attention méritée.

Trop souvent, les auteurs se trouvent réduits aux traits prétendument les plus saillants de leurs romans. Ainsi, dans une étude synthétique consacrée aux rapports entre les Préhistoriques, les Sauvages et les Occidentaux modernes, écrite par Marylène Patou-Mathis nous lisons ceci : « dans le roman préhistorique *The Inheritors*, publié en 1955, Golding imagine la rencontre entre des Néanderthaliens aux savoir-faire rudimentaires et des Hommes modernes, évidemment, culturellement plus évolués<sup>1</sup> ». Ces lignes font référence à un ouvrage capital où William Golding, Prix Nobel de littérature en 1983, adopte la perspective d'un petit groupe de Néandertaliens pour narrer leur rencontre avec des Sapiens. Sur foi du résumé, les lecteurs de cette paléontologie majeure assumeront que Golding a publié un roman à la gloire de nos ancêtres directs et qu'il a peu de considération pour nos parents plus éloignés. En réalité, le contraire est vrai, car si *Les Héritiers* montrent bien des Néandertaliens aux techniques moins avancées, ce sont des êtres extrêmement sensibles et qui à ce titre jouissent de l'entière sympathie d'auteur. À côté de ces hommes fraternels les Sapiens venus s'emparer de leur territoire apparaissent comme d'authentiques brutes, aussi cruelles que corrompues.

Il ne s'agit évidemment pas de critiquer ici le travail d'une préhistorienne importante, investie au fil de ses travaux à corriger l'image de ces mal-aimés de la Préhistoire que sont les Néandertaliens et les femmes. Reconnaissons que dans une étude qui convie l'ensemble des savoirs relatifs à la Préhistoire, des simplifications sont inévitables. Mais l'on constate qu'au-delà de l'étude citée, ce type de raccourcis frappe fréquemment des œuvres romanesques. Trop souvent le label « fiction » justifie un regard

---

1. Marylène Patou-Mathis, *Le Sauvage et le Préhistorique, miroir de l'homme occidental. De la malédiction de Cham à l'identité nationale*, Odile Jacob, 2011, p. 164. La chercheuse écrit toujours « Néanderthalien » plutôt que « Néandertaliens » contre l'orthographe courante mais avec l'étymologie « thal », « vallée » ; nous respecterons cette graphie dans les citations.

moins attentif. Les titres des romans, et même les noms d'écrivains qui ont consacré à la Préhistoire un grand nombre d'œuvres, servent d'étiquettes à des idées générales, réductrices pour qui considère avec plus d'attention l'enchevêtrement de sens propre à tout roman. Certaines idées fausses peuvent ainsi s'enraciner et elles durent d'autant plus longtemps que le désamour qui touche les romans préhistoriques incite peu de spécialistes à revenir au texte afin de juger sur pièce.

S'interroger au plus près des textes sur la manière dont la littérature d'imagination s'est emparée de la matière préhistorique pour construire concrètement des récits, tel est donc le propos central de ce livre. Les romans seront abordés dans leur spécificité individuelle, mais il convient de se montrer attentif aussi aux échos thématiques et formels qui se mettent en place entre les différentes œuvres. Dans la mesure où les interactions entre production littéraire, découverte des grottes et travaux scientifiques ont été constantes, nous nous attacherons à mettre les romans en résonance avec des témoignages et des approches savantes. Les récits des inventeurs, terme consacré pour désigner ceux qui découvrent des grottes et où l'origine latine *invenire* « trouver » reprend tout son sens, recourent à des stratégies narratives qui recourent plus d'une fois celles des écrivains. Quant aux préhistoriens, et en particulier ceux qui ont publié avant la professionnalisation de la discipline, ils ont eux aussi volontiers raconté des histoires dans leurs tentatives de faire parler les documents archéologiques, muets en l'absence de toute trace écrite.

Les quelques titres de romans mentionnés plus haut le laissent déjà pressentir : l'empan sera large et inclura des textes qui, pris individuellement, ne susciteraient pas nécessairement des analyses approfondies. Ces œuvres réputées mineures deviennent toutefois pertinentes lorsqu'elles sont étudiées à l'intérieur d'un ensemble plus vaste, que précisément nous sollicitons ici. Il sera déjà manifeste aussi que l'enquête ne se limitera pas aux lettres françaises. Un rare écrivain italien surgira de manière très ponctuelle et quelques références se feront au domaine espagnol qui voit en 1912 déjà une écrivaine majeure signer un roman préhistorique. La littérature anglo-saxonne s'invitera régulièrement qui,

avec des auteurs célèbres comme H. G. Wells ou Jack London, a su mettre la Préhistoire sur le devant de la scène dès le tournant du xx<sup>e</sup> siècle. La production en français occupera néanmoins le cœur de la recherche : dans la mesure où la préhistoire a connu son essor en France, où ont eu lieu les premières découvertes archéologiques majeures qui allaient fonder la discipline, les enjeux s’y sont rapidement diffusés auprès d’un large public. Des écrivains belges francophones se sont eux aussi emparés de la Préhistoire et ils recevront par conséquent l’attention qu’ils méritent. De manière générale, les auteurs de fictions de la première génération, dont certains étaient préhistoriens, ont d’autant plus rapidement embrayé sur l’actualité que le prestige du genre romanesque était grand et permettait de toucher une vaste audience.

L’on aurait souhaité faire davantage de place à des écrivains francophones en dehors de l’Europe. L’enquête n’a toutefois pas permis d’identifier des romanciers originaires du Maghreb ou de l’Afrique subsaharienne et il n’a dès lors pas été possible d’opérer en littérature le décentrement réalisé par *L’Art de la Préhistoire* (2017), qui abandonne la perspective trop longtemps européenocentrée. Comme le rappelle Carole Fritz, en charge de cette immense synthèse, « le monde est grand<sup>1</sup> » et il est toujours souhaitable de rendre justice à une diversité la plus grande possible. Notre investigation ne vise aucunement à l’exhaustivité, mais elle s’attache néanmoins à intégrer une quantité significative d’œuvres, des premiers textes publiés jusqu’à ceux parus dans le premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle. En raison du grand nombre de romans conviés, il sera impossible d’être attentif au détail de chacun d’entre eux ; pour autant nous nous efforcerons de rendre leur fonctionnement visible en revenant le plus souvent possible à la lettre du texte. S’arrêter à des passages représentatifs permet de pointer la spécificité des romanciers individuels mais aussi de découvrir des convergences entre des œuvres publiées parfois à grande distance les unes des autres. Quelques fictions recevront une attention plus soutenue, parmi elles deux romans que l’exploration a permis d’exhumer et

---

1. Carole Fritz, « Avant-propos », in : *L’Art de la préhistoire*, C. Fritz éd., Citadelles & Mazenod, 2017, p. 7.

qui n'avaient jusqu'à présent guère suscité la curiosité des lecteurs. Leur étude permettra notamment de reprendre à nouveaux frais l'image de la femme dans le roman préhistorique: on aura la surprise de constater qu'au sein d'une production globalement viriliste, pour ne pas dire machiste, le sort des femmes n'a pas été chez tous les auteurs aussi misérable qu'on ne le pense habituellement. Dès le premier quart du xx<sup>e</sup> siècle, certains romanciers ont fait place à de véritables femmes fortes.

## **INVENTER : DÉCOUVRIR ET IMAGINER**

Le volume qu'on s'apprête à lire s'organise en deux parties dont les titres jouent sur le double sens d'*inventer*, à la fois « découvrir » et « imaginer ». « Des grottes aux romans » part des réalités livrées par l'archéologie préhistorique pour observer comment les écrivains, romanciers mais aussi préhistoriens, se sont approprié cette matière et l'ont transformée en récits. « Des romans aux grottes » inverse la perspective pour s'intéresser à la façon dont les œuvres littéraires ont modelé l'imaginaire qui entoure la Préhistoire, en d'autres termes comment nous projetons sur la Préhistoire une grille construite par la fiction.

La première partie s'ouvre sur « Romancer l'âge de la pierre », un tour d'horizon qui brosse le tableau général et interroge la spécificité du roman préhistorique entre des genres plus visibles comme le roman d'aventures, la Science-Fiction ou le roman historique. Nous nous focaliserons aussi sur la question de l'interprétation, qui ne se pose pas de la même manière pour le préhistorien qui lit des documents archéologiques et le lecteur qui interprète un roman. « Attrait du primitivisme » aborde la production romanesque dans le cadre d'une sensibilité labélisée initialement dans les arts plastiques. Élargissant la perspective, ces pages s'arrêtent à l'appel du sauvage, auquel certains auteurs déçus par la Modernité répondent par des fictions qui célèbrent la vie naturelle. Ce sera l'occasion d'observer comment l'appropriation récente du domaine par des écrivaines réactive l'attrait du primitif selon des lignes nouvelles.

« Propos d'écrivains » revient sur une galerie d'auteurs canoniques allant de Prosper Mérimée à Pascal Quignard en passant par André Malraux, qui n'ont publié aucun roman préhistorique, mais ont néanmoins laissé leur empreinte sur notre vision des origines. Une attention particulière ira à Paul Vaillant-Couturier, moins célèbre comme écrivain que comme homme politique, mais qui dans la grotte du Mas d'Azil (Mas d'Azil, Ariège) a découvert une petite gravure de biche qui s'invite dans plusieurs livres.

Dans « Les grottes ornées, boîtes à souvenirs » seront abordées les émotions qui accompagnent le fait d'être directement confronté, en tant qu'inventeur ou comme privilégié autorisé à pénétrer dans une grotte interdite au public, avec la production artistique de nos lointains ancêtres. Considérer, à la suite notamment de l'écrivain Michel Jullien, les grottes ornées comme des capsules temporelles scellées pendant des millénaires, conduit à s'interroger sur le rôle du corps dans ces espaces théâtralisés. Sur toile de fond de romans qui entendent rendre vivants les personnages à travers leurs sentiments l'on verra comment certains, préhistoriens ou artistes invités, laissent parler leurs émotions tandis que d'autres préfèrent les garder à distance. « Bégouën inventeur et romancier » traitera de l'articulation entre expérience et écriture à travers le cas d'un des découvreurs de la grotte du Tuc d'Audoubert (Montesquieu-Avantès, Ariège), célèbre pour ses bisons modelés. Max Bégouën, préhistorien et romancier, tirera de son expérience dans le réseau du Volp trois romans et le plus abouti, *Les Bisons d'argile* (1925), demande qu'on y revienne. Au-delà de l'aspect didactique de cette œuvre injustement oubliée, le livre invite à une réflexion sur les rapports entre témoignage et fiction. Relire ce roman importe d'autant plus qu'il innove en conférant un rôle agissant à un personnage de femme. C'est sur « Portrait de l'artiste en chamane » que se terminera la partie axée sur « Découvrir ». L'étude de la figure du chamane, à laquelle Max Bégouën donne corps en s'inspirant de l'hybride dessiné sur la paroi de la grotte des Trois-Frères (Montesquieu-Avantès, Ariège) sera l'occasion d'aborder les liens entre art et religion. L'hypothèse chamanique, décriée par la majorité des préhistoriens actuels mais plébiscitée depuis longtemps par les romanciers, propose

des opportunités narratives auxquelles peu d'auteurs résistent. Au-delà de la fiction, le chamane fascine aussi des préhistoriens qui, à l'instar de l'abbé Breuil, mettent ce personnage en scène dans des récits qui doivent plus à la littérature qu'à la science. Chez les moins prudents, la description, mode d'écriture privilégié par la préhistoire dont la première démarche consiste à « enregistrer avec soin le foisonnement des images, les modalités d'associations des motifs sur les parois ou les objets pour prendre conscience de la complexité des faits<sup>1</sup> » se transforme parfois en une narration entachée d'un zèle interprétatif excessif.

La seconde partie, orientée vers « Imaginer », est consacrée aux sujets que les romanciers ont privilégiés pour rendre présent l'univers préhistorique. « La violence mâle » s'arrête à la brutalité attribuée aux hommes de l'époque, dont l'incontournable massue est l'emblème. La violence s'exprime de multiples façons dans les romans, qui dans ce contexte recourent fréquemment au registre épique. Les hommes s'affrontent entre eux dans des duels, des rixes ou des guerres de clans, ils s'attaquent aux animaux ou se retrouvent eux-mêmes pris pour proies ; entre les bêtes règne la loi de la griffe et du croc. Les comportements les plus brutaux sont régulièrement mis en scène avec une complaisance coupable, mais les écrivains se servent aussi des scènes de combat pour illustrer leur maîtrise de l'écriture. Avec « La condition féminine » l'attention se porte sur celles qui constituent une catégorie particulière contre laquelle s'est exercée la violence. Les romans évoquent avec régularité le rapt, terme qui sert à masquer la réalité plus crue des souffrances infligées aux femmes. Le viol, présenté parfois comme normal, constitue un des motifs récurrents et il est parfois traité jusqu'à notre époque sur le mode du voyeurisme. Pour autant, les violences faites aux femmes sont régulièrement attribuées à des personnages qui n'ont pas la sympathie des auteurs. Plus d'un auteur se démarque explicitement du mépris dans lequel la femme pouvait être tenue. Mais on trouve aussi des femmes fortes, c'est ce que montrera « Casteret prédécesseur de Auel ». Norbert Casteret, spéléologue et écrivain, a proposé avec *Muta, fille des cavernes* (1965) un roman qui

---

1. *L'Art de la Préhistoire*, C. Fritz éd., Citadelles & Mazenod, 2017, p. 517.

fait d'une jeune femme intelligente et volontaire une authentique héroïne. L'analyse de ce texte méconnu, qui fait non seulement de la protagoniste une artiste de talent mais encore le premier être humain capable de domestiquer le cheval, montrera que les clichés ont déjà été bousculés avant la vague féministe des années soixante-dix qui conduira de nombreuses écrivaines à réinventer une Préhistoire plus en accord avec la sensibilité – et l'érotisme – féminin. À lire *Muta* en regard des *Enfants de la Terre* de Auel l'on observera, jusque dans des points spécifiques de l'intrigue, des parallélismes inattendus.

« Le temps long de la nature » offrira l'occasion de montrer qu'à la différence du roman traditionnel qui se focalise sur une durée qui ne dépasse pas une vie humaine, la littérature qui nous intéressera a su faire une place à l'évolution du climat et au dynamisme des paysages. Même si plusieurs romanciers ont dès le début du xx<sup>e</sup> siècle dépeint Sapiens comme le roi des destructeurs et dénoncé sa responsabilité dans la disparition des grands mammifères, la littérature d'imagination a dans son ensemble longtemps justifié les destructions infligées à la nature, dont il s'agissait de se rendre maître. Récemment toutefois, la prise de conscience environnementale a infléchi la perspective. Les écrivaines et les écrivains intègrent désormais une sensibilité écologique qui trouvait d'ailleurs déjà à s'exprimer chez certains préhistoriens de renom, à commencer par André Leroi-Gourhan. Moins reluisant est le constat que dresse « Des relents racistes » : prisonniers de la mentalité coloniale qui était celle de l'époque des empires, plusieurs romanciers de la Préhistoire ont versé dans le racisme. Le Sapiens des origines, quelque primitif qu'il ait pu apparaître, pouvait ainsi être comparé favorablement au « Sauvage » de l'Afrique ou de l'Océan Pacifique. Néandertal, pour sa part, a souvent été mis en scène comme l'Autre inférieur, aussi laid qu'intellectuellement peu développé. Mais ce sombre tableau mérite des nuances, en particulier parce que certains écrivains se sont, comme Ray Nyst au tournant du xx<sup>e</sup> siècle, distanciés de toute idéologie discriminatoire. À une époque plus récente, Casteret et Auel ont d'ailleurs su mettre en scène des personnages pour lesquels l'appartenance à telle ou telle ethnie, caractérisée par une couleur de peau ou une apparence physique différente, constituait un non-événement.

Un sujet moins grave s'invitera dans « Rire aux origines ». Partant de la place que les préhistoriens pensent pouvoir donner au rire à partir de l'observation de l'art, l'analyse détaillera comment les romanciers, qui se souviennent volontiers que le rire est le propre de l'homme, ont mis en scène les différents rires, des plus cruels aux plus joyeux. Ces pages offriront aussi l'opportunité d'examiner la littérature qui, de Roy Lewis à Éric Chevillard, s'est emparée de la Préhistoire dans une perspective ludique. Finalement, et avant de conclure, notre enquête se terminera en prêtant attention à la manière dont les romans préhistoriques abordent la question de la finitude de l'homme. « L'Adieu aux morts » examinera les scènes de funérailles, qui ne sont pas toujours des enfouissements mais peuvent se dérouler dans les cimes. Inspirés par les sépultures livrées par l'archéologie, les auteurs brosent des tableaux qui intègrent rituels et offrandes. Même si ces moments d'émotions fortes ne sont pas le premier lieu où s'élabore la question de la religion, sujet plus volontiers abordé dans ses rapports avec l'art, ils participent toutefois à dessiner les contours des croyances que la littérature d'imagination prête aux Préhistoriques. Celles-ci se révèlent fonction de l'idéologie des auteurs particuliers, certainement autour de 1900 quand l'antagonisme entre les athées et les catholiques atteignait son paroxysme. En règle générale toutefois les romanciers imaginent une survivance dans un lointain royaume de la mort, d'où il importe que les défunts ne s'échappent pas pour venir tourmenter les vivants.